

Une question de colle

Marine van Hoof

Volume 51, Number 207, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van Hoof, M. (2007). Une question de colle. *Vie des arts*, 51(207), 90–91.

UNE QUESTION DE COLLE

Marine Van Hoof

TOUT COMME LE PREMIER FESTIVAL INTERNATIONAL PLURIDISCIPLINAIRE CENTRÉ SUR LA RENCONTRE DES ARTS DE LA SCÈNE ET DES ARTS VISUELS, *TEMPS D'IMAGES VISE* À TRAVERS DIFFÉRENTS ÉVÉNEMENTS À ÉTABLIR DES PASSERELLES INNOVATRICES ENTRE CES DEUX DOMAINES.



Werther! Noir et blanc
Holger Stegmann
Crédit Photo : Holger Stegmann

La seconde édition du Festival *Temps d'images* était composée de divers spectacles, installations, ateliers, chantiers de création et projections. Si l'Usine C reste décidément le lieu idéal pour orchestrer de manière conviviale un festival de ce genre, les performances présentées n'ont pas toujours été à la hauteur de cet objectif. Suffit-il d'introduire de nouvelles techniques de fabrication d'images pour créer une œuvre intéressante? Certainement pas. Le

faire permet-il d'être invité plus facilement à certains festivals? Hélas, dans certains cas il semble que oui.

DU CHANTIER INTIME À LA FABLE SANS PAROLE

Deux spectacles ont emporté totalement mon adhésion et m'ont convaincue qu'une véritable rencontre entre l'image et la scène s'était produite: *Werther!* et *Mitoyen*. Avec *Werther!*. La compagnie allemande Gruppe Stemann a proposé

une vision inhabituelle et rafraîchissante de l'œuvre de Goethe qui a bouleversé les lecteurs du XVIII^e siècle, revisitant cette passion amoureuse suicidaire en se demandant quel sens lui donner à l'époque de la vidéo et de l'ecstasy. Arborant un style Marlboro décontracté, à mille lieues du Werther romantique, le héros (magistralement interprété par Philippe Hochmair) installé devant une petite table expose d'un ton désinvolte

les souffrances de Werther tout en braquant sa web cam sur un bouquet de fleurs, permettant à toutes sortes de détails d'envahir et d'animer le grand écran placé derrière lui: l'effet est saisissant, la connexion avec notre époque friande de confessions imagées immédiate; le ton est direct, l'autodérision omniprésente. Au fur et à mesure que Werther livre ses états d'âme, il alimente l'écran de toutes sortes d'images, étire la prolongation de soi à outrance, allant jusqu'à lui donner des allures de vidéo clip lorsqu'il chante son amour désespéré. Cette fabrication d'images en direct maintient l'œil du spectateur sur le qui-vive. Lorsqu'il déclame ses aspirations à partager sa vie bucolique avec Charlotte, l'objet de son désir, tout en s'acharnant sur des légumes qu'il est en train de peler, avant d'agiter un pauvre mannequin la personnifiant, on obtient une image saisissante et drôle du délire amoureux, sans que la dimension désespérée ne s'efface cependant tout au long de l'exposition de son chantier intime. Le jeu de l'acteur et la mise en scène réglés au quart de tour confèrent à cette histoire remontant à quelque cent cinquante ans une vérité confondante.

Sorte d'introspection, autour du thème de l'individu dans la ville, *Mitoyen* de la Compagnie française Là où, mélange la présence d'individus et de marionnettes. À l'écart de toute narration discursive, le spectacle explore d'une main de maître les territoires de l'intime et du chez-soi, en croisant plusieurs échelles: à droite du plateau nu sur



Werther! Rouge
Holger Stegmann
Crédit Photo: Holger Stegmann

lequel évolue le comédien, on a placé une maquette d'architecture urbaine habitée par une figure sur laquelle est braquée une caméra manipulée par un autre comédien. Projeté sur un grand écran derrière le plateau, le monde de la petite figure forme un nouveau « théâtre » avec lequel le comédien toujours affublé d'une sorte de porte-cloison cohabite: les deux protagonistes s'observent et s'épient; leur observation mutuelle devient une véritable interaction lorsque la marionnette composée d'une tête et d'un bras désolidarisés surgit auprès du comédien endormi. Les mouvements d'approche se transforment alors en une danse extraordinaire sur le dialogue problématique entre soi et l'autre. De la fabrication des images vidéo à la composition sonore en passant par la manipulation, tout se déroule à vue de manière fluide et graphique au fil de cette fable sans

paroles sur les méandres de la psyché contemporaine engendrée par les murs de béton.

HYBRIDITÉS, ZAPPING

Mélangant la danse, les installations, les projections multi-écrans et la musique en direct, le spectacle *Constellations dynamiques* a été conçu à partir des carnets de voyage (électroniques) du Canadien Johnny Ranger, avec l'idée de proposer de multiples points de vue sur le monde formant des constellations. Malgré plusieurs moments heureux (la danse en ombres, l'installation en direct d'une sculpture), le spectacle ne décolle pas vraiment. Est-ce dû au scénario trop mince? Au dispositif technique trop écrasant? Il me semble que la réussite de nombreux spectacles intégrant les nouvelles techniques d'images et de sons tient dans leur capacité à rendre leur présence légère aux

spectateurs. Les gros dispositifs techniques ont des difficultés à entrer en interaction fluide avec les comédiens sur scène et semblent vite plaqués sur la présence physique. Hybridité, zapping, collision de niveaux de représentation sont des concepts alléchants mais qui peuvent s'avérer piégeants s'ils ne sont pas au service d'un propos solide. Comme l'a souligné un participant lors de la rencontre « Couper-coller » programmée par le festival, il y a dans beaucoup de prestations un problème aigu de « colle » qu'on a pu aussi constater dans le laboratoire *Je ne*: même si ce travail a été présenté officiellement comme « essai artistique en gestation », l'exploration laborieuse à laquelle étaient conviés les spectateurs a confiné rapidement à l'ennui; à l'inverse, *L'envers de la création*, présentation du projet d'installation dans laquelle un spectateur unique

se trouve en tête-à-tête avec deux performeurs interagissant avec lui à partir d'un autre lieu, répondait de manière claire à l'objectif de rencontre innovatrice de la scène et de l'image promu par *Temps d'Images*. Dans l'ensemble, le festival reste prometteur et a révélé plusieurs perles, mais il pêche par ses dents... de scie. □

EXPOSITION

FESTIVAL TEMPS D'IMAGES

Usine C
1345, avenue Lalonde
Montréal

Du 23 février au 3 mars 2007

Tél.: 514 521-4493
www.usine-c.com/fr/programmation/2006-2007